

Notes du mont Royal

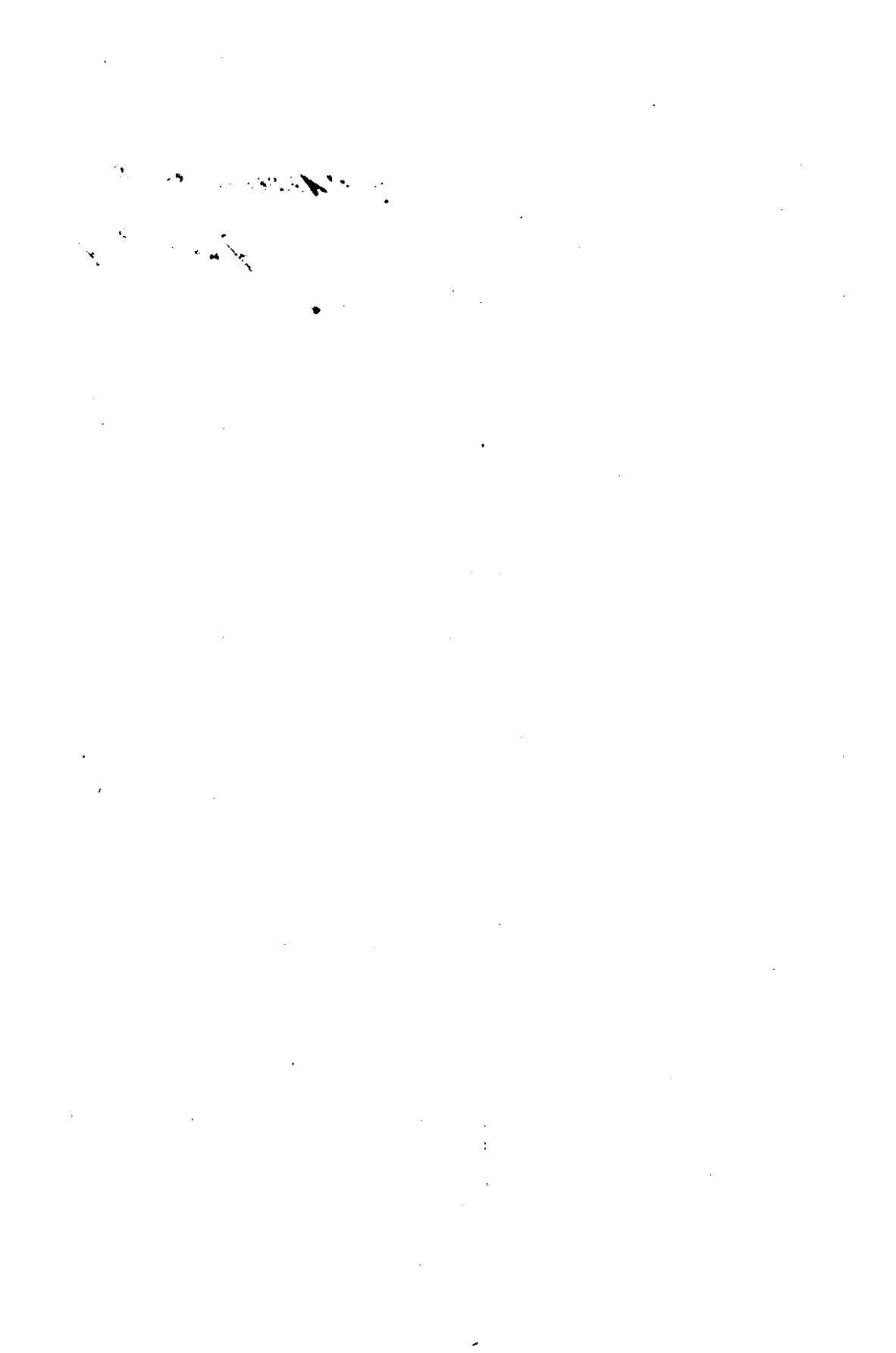
www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

**URANISME
ET UNISEXUALITÉ**



BIBLIOTHÈQUE DE CRIMINOLOGIE ¹³⁵²⁰⁶
PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DU D^r A. LACASSAGNE XV

à l'Académie de Lyon
ÛRANISME
Lacassagne
ET UNISEXUALITÉ

ÉTUDE ¹³⁵²⁰⁶
SUR DIFFÉRENTES MANIFESTATIONS DE L'INSTINCT SEXUEL
par
Marc-André RAFFALOVICH



LYON
A. STORCK, ÉDITEUR
78, Rue de l'Hôtel-de-Ville

PARIS
MASSON & Cie, ÉDITEURS
120, Boulevard Saint-Germain

1896



A MONSIEUR LACASSAGNE

HOMMAGE DE SYMPATHIE RECONNAISSANTE

Filæ Luxuriæ sunt octo, scilicet cæcitas mentis, inconsideratio, præcipitatio, amor sui, odium Dei, affectus præsentis sæculi, et desperatio futuri sæculi.

Thomas Aquinas.

A cause d'un parti-pris de pudeur mal placée, ces questions n'ont été abordées au point de vue scientifique qu'avec une certaine timidité. Les auteurs, même ceux qui se croient le plus émancipés, craignant d'être soupçonnés de pornographie, ou d'inconvenance scientifique, se répandent avec la fougue d'un prédicateur en épithètes variées sur un vice qu'ils qualifient d'abomination, de monstruosité, d'infamie, etc., etc., comme si le caractère véritablement extraordinaire de ces faits, dans toutes les sociétés, à toutes les époques de l'histoire, ne devait pas attirer l'attention du psychologue.

A. LACASSAGNE.



AVIS AU LECTEUR

72, South Audley Street, Londres W.

Je serai très reconnaissant envers celui qui voudra bien me faire part de quelque erreur de fait commise par moi, ou qui aura l'obligeance de m'indiquer des documents littéraires ou historiques soit à l'appui de mes théories, documents et conclusions, soit en contradiction avec elles.

André RAFFALOVICH



TABLEAU RÉSUMÉ DES SEXUALITÉS

On peut diviser les uranistes en ultra-virils, virils, efféminés, passifs.

A. — Inversion sexuelle congénitale ou uranisme incoercible toute la vie, sans rapports hétérosexuels ou malgré ces rapports.

B. — Inversion sexuelle congénitale ou uranisme cédant aux circonstances, au milieu, à la volonté, et après la puberté s'alliant à l'hétérosexualité acquise ou lui cédant.

C. — Inversion sexuelle congénitale ou uranisme (partiel) n'excluant pas des instincts hétérosexuels déjà présents avant ou dès la puberté, étouffant ces instincts, s'alliant avec eux ou leur cédant.

A. — Hétérosexualité congénitale, incoercible toute la vie, sans rapports unisexuels ou malgré ces rapports.

B. — Hétérosexualité congénitale, cédant aux circonstances, au milieu, à la volonté, et après la puberté s'alliant à l'unisexualité acquise ou lui cédant.

C. — Hétérosexualité congénitale n'excluant pas des instincts unisexuels ou uranistes déjà présents avant ou dès la puberté, étouffant ces instincts, s'alliant avec eux ou leur cédant.

A. — Inversion sexuelle congénitale ou uranisme incoercible toute la vie, sans rapports hétérosexuels, comprenant tous ceux qui n'ont jamais eu de rapports sexuels avec une femme.

1). — Qui n'en ont jamais eu le désir.

2). — Qui en ont eu le désir si fugitif, si peu physique, si peu important, qu'ils n'ont pas été tentés de le rappeler et de le satisfaire.

Inversion sexuelle congénitale ou uranisme incoercible toute la vie malgré des rapports hétérosexuels, comprenant tous ceux

3). — Qui ont cru en vain qu'un mariage ou une liaison féminine les rendrait heureux, et qui ont reconnu leur erreur, et n'ont subi aucune modification ou même ont vu leur uranisme augmenter. Sans être impuissants vis-à-vis de la femme, elle ne leur donne que peu de jouissance physique, peu de volupté intellectuelle, ou aucune. La volonté et l'illusion les ont rapprochés de la femme. Le coït avec la femme de leur choix équivaut à la masturbation pour un homme rebelle à cet acte.

4). — Qui ne se rendant pas compte de leur uranisme ont commencé par des rapports avec des femmes pour en arriver à la connaissance de leur vie sexuelle, et dont l'uranisme n'a pas été modifié ou a été exagéré par ces rapports. Ne pas les confondre avec les hétérosexuels qui deviennent invertis.

5). — Qui ont eu des rapports avec des femmes par nécessité sociale ou légale, curiosité, imitation, vanité, affection, entraînement, jalousie, vengeance, mais sans modification ou avec exagération de leur uranisme.

B.—Inversion sexuelle congénitale ou uranisme (sous l'influence des circonstances, du milieu, de la volonté, de l'habitude du vice), s'alliant après la puberté, après le développement de la vie sexuelle, à l'hétérosexualité acquise ou lui cédant.

6). — S'alliant avec l'hétérosexualité acquise, soit simultanément, soit avec périodicité, aboutissant à la tolérance sexuelle acquise des sensuels, à l'indifférence sexuelle acquise des froids. C'est l'hermaphrodisme psychique de quelques auteurs, expression qui me semble déroutante.

7). — Aboutissant à l'hétérosexualité acquise et lui cédant après une lutte plus ou moins prolongée (une lutte qui endommage plus ou moins les faibles), sans périodicité et sans retour. C'est sur cet état que comptent les pères qui envoient leur fils au collège. Par contre un grand caractère peut sortir grandi de la lutte.

C. — Inversion sexuelle congénitale ou uranisme (partiel) n'excluant pas des instincts hétérosexuels déjà présents avant ou dès la puberté, avant le développement de la vie sexuelle, étouffant ces instincts, persistant avec eux, ou leur cédant.

8). — Etouffant les instincts hétérosexuels (a) avant la puberté, (b) à l'âge de la puberté, (c) après le développement de la vie sexuelle.

9). — Persistant en même temps que les instincts hétérosexuels pendant toute la durée de la vie, simultanément ou avec périodicité.

10). — Aboutissant à l'hétérosexualité acquise sans retour et sans périodicité.

C. — Hétérosexualité congénitale n'excluant pas des instincts unisexuels déjà présents avant ou dès la puberté, avant le développement de la vie sexuelle, étouffant ces instincts, persistant avec eux, ou leur cédant.

6). — Etouffant les instincts unisexuels (a) avant la puberté, (b) à l'âge de la puberté, (c) après la puberté.

7). — Persistant en même temps que les instincts unisexuels pendant toute la durée de la vie, simultanément ou avec périodicité.

8). Aboutissant à l'inversion sexuelle sans retour et sans périodicité.

NOTE SUR L'IMPUISSANCE

Je n'ai pas admis l'inversion sexuelle causée par impuissance (congénitale ou acquise) vis-à-vis de la femme, parce que cette cause ne peut déterminer la suppression de l'hétérosexualité ou le développement de l'unisexualité. On sait que la castration ne supprime pas nécessairement le penchant pour les femmes. D'après Richard Burton les eunuques mariés mordraient leurs femmes à un certain moment si on ne leur donnait pas quelque chose, un mouchoir, un coussin, à déchiqueter. Sans en arriver à de telles violences, l'impuissant peut aimer d'autant plus le sexe féminin qu'il est impuissant ; il peut rechercher son contact, tous les coïts excepté le fécond, le saphisme réciproque ou unilatéral, la succion pénienne ou vaginale, tous les plaisirs ou toutes les concessions de la demi-vierge prostituée, déflorée ou *intacta* ; ou il peut descendre à l'abjection criminelle et infâme, à la passion contre nature : celle des petites filles.

Il n'y a pas de chemin logique menant de l'impuissance à l'unisexualité : seulement l'impuissance des unisexuels les conduit moins aisément au crime que celle des hétérosexuels, elle ne s'exaspère pas jusqu'à la défloration manuelle de la petite fille, certes plus criminelle que la manustupration, car le viol manuel est un viol physique et moral, la manustupration un révoltant viol moral.

Mettant de côté les abjects, les criminels et les grands (princes, millionnaires, ambassadeurs), les impunis, les impunissables, et aussi les impuissants hétérosexuels, pour revenir aux impuissants (absolument ou relativement) uranistes, on trouvera parmi eux beaucoup de passifs, d'efféminés et de virils épuisés. Ces passifs, ces efféminés ne sont pas nécessairement des sodomites passifs, comme le parti-pris des ignorants le croirait de suite, mais on trouverait parmi eux des hommes (quelquefois de belle allure, de belle prestance) dont l'union normale est le coït périnéal antérieur (eux jouant un rôle tout à fait passif) souvent considéré

comme le coït normal de l'inverti passif ; d'autres se prêtent à toutes les exigences, tout en conservant la demi-virginité anale, si j'ose ainsi m'exprimer ; d'autres sont des sodomites passifs. Ces impuissants (impuissants dans le sens que l'instant phallique et l'éjaculation — quand elle a lieu — dépendent du plaisir donné et de l'idée que le passif s'en fait) arrivent au summum des plaisirs surtout d'une façon plus que d'une autre, suivant la division à laquelle ils appartiennent, mais se prêtent par complaisance aux autres façons, et s'attachent surtout à celui ou à ceux dont la volupté favorite complète la leur.

Quand cette impuissance n'est qu'un épuisement ou une défaillance, l'uraniste viril peut se comporter passivement sans en devenir efféminé ou passif, excepté pendant l'acte sexuel. Le viril peut aussi par économie physique accepter le rôle passif.

Quand cette impuissance est précoce et persistante, ou acquise de bonne heure, l'uraniste tendra vers l'effémination, vers la passivité morale, intellectuelle, vers la dégénération et l'imitation baroque de la femme.

PRÉFACE

C'est le devoir et le droit de tout homme bien équilibré de se rendre compte de la psychologie de l'inversion sexuelle, congénitale ou acquise, de l'uranisme et de l'unisexualité, de la psychologie des actes ou des penchants unisexuels. L'unisexualité est très répandue aujourd'hui; elle l'a toujours été. Si l'on demande pourquoi l'inversion sexuelle (uranisme, unisexualité, homosexualité, instinct sexuel contraire) prend aujourd'hui une plus grande importance qu'autrefois, pourquoi c'est une question du jour, une question urgente, la réponse est aisée : les invertis augmentent avec l'accroissement de la population ; toutes les causes physiques, sociales, physiologiques, pathologiques, morales, qui influent sur l'humanité, influent sur l'inversion, la produisent et la modifient ; les invertis commencent à se compter, à se dénombrer, et les invertis débauchés ou vils, ou de moindre valeur sociale et morale tendront plus à s'accroître que les invertis virils, ou tendres et bons, ou inoffensifs.

Chaque citoyen en âge de remplir ses devoirs de citoyen, qu'il soit père ou mari, ou instructeur ou disciple, ou chef ou serviteur, préposé ou subordonné, maître ou élève, a le droit et le devoir de connaître l'inversion sexuelle, absolue ou momentanée, de combattre et de prévenir la débauche, le crime, le vice, d'apprendre et d'enseigner le rôle social de l'inversion, la morale unisexuelle, les devoirs de l'unisexualité envers lui-même, envers les unisexuels, envers les hétérosexuels, envers les femmes et les enfants ; les devoirs de l'hétérosexuel envers l'unisexualité ne sont pas moindres, ni moins difficiles, ni moins indispensables.

Aucun homme, aucune femme, n'a le droit d'éveiller les convoitises ignorées, ou les luxures latentes, ou les curiosités de la jeunesse : aucun n'a le droit de rendre plus courte ou moins complète la précieuse durée de l'enfance impubère, ou plus périlleuse l'inévitable difficulté de la puberté ; aucun homme n'a le droit de faire mûrir par persuasion ou par corruption, par force douce ou par force brutale, la jeune puberté, la puberté précoce, la puberté indécise.

Il est sot, il est inique, de permettre à la majorité de croire que tout lui est permis et que rien ne l'est à la minorité. Il est sot, il est inique à la minorité de se croire tout permis parce que rien ne lui est accordé. Pour restreindre les dangers et les ravages de l'unisexualité il faut restreindre les ravages et les dangers de l'hétérosexualité. Les hétérosexuels, par leur exemple et leur conduite, ont créé bien des invertis. C'est à eux maintenant de se réformer s'ils veulent réformer leurs frères non-conformistes. Il y a une relation constante entre la conduite et les principes des unisexuels et la conduite et les principes des hétérosexuels. Le relâchement des uns est le relâchement des autres. Sexuellement, tous les hommes sont solidaires. La psychologie sexuelle a bien des ramifications, elle n'a pas de contradictions essentielles.

Si la justice et la science ne se joignent pas pour étudier et rendre claire l'unisexualité, la corruption des mœurs, je le crains, se chargera, et bien mal, de cette tâche.

Si l'alchimie a cédé devant les progrès de la chimie, si l'astrologie a servi à l'astronomie, si les sorciers et les sorcières ne sont plus que des médecins ou des charlatans ou des fous, si la persécution des magiciens ou des hérétiques ne conduit plus (excepté bien sporadiquement) à la brutalité, à la cupidité, à la méchanceté des persécuteurs comme à la méchanceté, à la folle et hystérique vanité et au mensonge des persécutés ; je ne vois pas pourquoi le vingtième siècle ne pourrait célébrer la découverte de la pathologie sexuelle (1).

(1) Ce n'est pas une utopie. Les hommes ne seront pas, peut-être ou probablement, le moins du monde meilleurs, mais ils sauront mieux s'entraider, le vice de l'un sera moins l'apologie du vice de l'autre, et l'indifférence ou le manque de conscience ne seront plus les principales causes de la tolérance.

Tout homme, Goethe l'a dit, a droit à une philosophie qui ne détruit pas son individualité, sans pour cela endommager l'individualité des autres. C'est l'origine psychologique des philosophies. Et mon étude de certaines manifestations de l'instinct sexuel repose sur cet axiome indestructible, selon moi, incontestable.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

Auguste von Platen, Platen comme je vais l'appeler, eut, encore tout petit, une longue maladie, que le célèbre médecin d'Erlangen, Hildebrand, considéra comme incurable; mais l'enfant grandit quand même, simplement élevé, et comme à la plupart des enfants nobles nés après la Révolution française, on lui apprit à tutoyer ses parents, à se sentir libre en leur présence: on ne lui parla jamais de sa naissance noble. Platen se rappelait que ses premiers amis d'enfance étaient Simon Langenfoss et Jeannot Asimont, fils d'un professeur de français, et deux Liebeskind. Il allait aussi souvent au château jouer avec la petite princesse, fille du prince Louis de Prusse, frère du roi. Il voyait là aussi les tantes de la petite fille, la reine Louise de Prusse et la princesse de Thurn et Taxis.

Le père de Platen faisait beaucoup de petits voyages pour visiter les forêts dont il avait à s'occuper et l'enfant restait seul avec sa mère. Elle lui lisait à haute voix, lui fit aimer la lecture. Il préféra bientôt les livres à ses nombreux joujoux. Il apprit aussi de bonne heure à écrire. Le premier livre qu'il lut tout seul contenait des comédies enfantines. Il raffolait du théâtre, y allait le plus possible, jouait des pièces avec ses camarades. Il écrivit dans sa septième année une pièce pastorale et l'envoya à un petit ami.

Il écrivit beaucoup de petites pièces en vers remplies de fées, de sorcières, de magiciens. La mythologie aussi s'emparait de son imagination, mais les aventures d'amour le laissaient indifférent. Il ne regardait l'amour que comme une ficelle du théâtre. Malgré sa prédilection pour les comédies-féeries il était assez sceptique. Il répondit à un professeur qu'il n'y avait pas d'enfer. Il voulait dire qu'il n'y avait pas un endroit où l'on rôtissait les âmes.

Sa mère se retira tout à fait du monde pour s'occuper uniquement de son fils. Elle l'excitait au travail. Elle lui faisait écrire des lettres à une petite Anglaise de son âge qu'il n'avait jamais vue, fille d'une amie d'enfance de la comtesse. Une petite fille, Caroline von Gemmingen, vint bientôt vivre avec eux. Platen et elle étaient toujours en guerre.

En 1806 l'enfant, dans sa neuvième année, vit la défaite des soldats de l'empereur d'Autriche, Bernadotte passant à travers

Ansbach, et la chute de la Prusse ; et il s'intéressa vivement à tous ces événements.

Cette même année le général Werneck, chef du corps des Cadets à Munich, ami d'enfance du père de Platen, lui offrit de l'incorporer parmi les cadets. Le père accepta et la mère conduisit l'enfant à Munich.

Se séparer de sa mère lui fut un grand chagrin, et les vêtements raides et lourds le gênèrent — mais la nouveauté l'amusa, et ce qui le réconcilia à son nouveau genre de vie fut l'amitié.

Il resta quatre ans parmi les Cadets. Il a fort bien décrit la vie qu'on y menait, — l'école des Cadets avait été un monastère de Jésuites. Il y avait cent cadets. On ne leur permettait presque pas de lire : leurs lectures et leurs correspondances ensemble étaient rigoureusement examinées. On les surveillait sans interruption : pendant les classes, les professeurs, pendant la récréation, les officiers, la nuit, des domestiques. On ne les laissait jamais seuls. On leur enseignait les mathématiques, la géométrie, l'histoire, la géographie, le style, le latin, la religion, le français dont on faisait grand cas, l'escrime, la danse et presque tous les instruments de musique.

On se moquait de ses vers. Il était toujours aux repas à la table du milieu : il y avait trois tables auxquelles la nourriture était proportionnée aux progrès ou aux rechutes des élèves. — On jouait la comédie ; le nombre des pièces se trouvait restreint par l'absence de rôles de femme. Platen n'y joua jamais. — Dans sa dixième année il avait dû surmonter la maladie de son enfance, car il se rappelait non sans plaisir un voyage à pied fait pendant les vacances avec des camarades et des maîtres, voyage dans le Tyrol. Les Tyroliens lui semblèrent aimables et bienveillants. Les cadets dormaient sur la paille mais étaient bien nourris. Il passa à la maison les autres vacances, bien heureux d'être libre. La contrainte du collège lui était insupportable. Son opiniâtreté lui attirait tant de punitions qu'elles aggravaient ce trait de son caractère. Il se trouva bientôt en mauvais termes avec les autorités militaires, — avec le professeur de religion luthérienne. Platen, bien que luthérien, avait par esprit de contradiction pris la défense

peu il se trouva bien. Le comte Kuenigl qu'il connaissait lui vint en aide. Il y avait beaucoup plus de politesse à la Pagerie que parmi les Cadets, plus de liberté, plus de propreté. On y mangeait mieux. Les vêtements étaient plus agréables, et on pouvait en changer quand on voulait. On était traité en grands garçons. On pouvait travailler isolé, et on pouvait lire tous les livres classiques.

Il aimait le latin et le grec, l'italien, l'anglais. Il écrivait toujours beaucoup et détruisait ce qu'il écrivait. Le roi était très bon pour les pages, et les cérémonies de la cour leur faisaient beaucoup de plaisir. Platen se fit peu à peu des amis, mais pas d'ami intime. Un comte Lodron Laterano lui fut de quelque importance en lui faisant aimer l'italien. Le baron Perglas, un jeune homme d'un zèle de fer, le stimulait au travail — ainsi que les comtes Cajetan Berchem et Saporta. Mais il avait surtout confiance en un baron Massenbach, très honnête garçon. Tous servirent à son éducation. Il était faiblement religieux et priait avec ferveur seulement dans des instants désagréables, mais il n'oublia jamais tout à fait de prier décemment et sans marmottement. Sa première communion en 1811 lui fit prendre beaucoup de bonnes résolutions.

Le professeur Hafner, l'homme le plus important de l'école des pages, faisait beaucoup pour amuser et élever les pages. Il les conduisait dans des musées, à l'Académie, leur lisait à haute voix, et quand les pages étaient au lit leur racontait des contes.

En 1813 Platen se décida à devenir officier, non par affection pour l'état militaire, mais parce que cet état selon lui comportait plus de loisirs et de liberté.

Son avenir poétique le tourmentait toujours, il voulait écrire une tragédie sur Conradin, l'amitié du jeune Frédéric pour Conradin devant remplir plus d'une belle scène. C'est intéressant de voir qu'à dix-sept ans il se croyait obligé d'ajouter aussi une jeune fille amoureuse de Conradin, et le suivant déguisée et inconnue jusqu'en Italie.

Il n'avait pas encore trouvé sa voie littéraire.

Quelques années plus tard il reprend le sujet de Conradin et

trouve l'amitié de Frédéric et de Conradin tout à fait suffisante, et n'a plus besoin d'inventer une jeune fille.

C'est deux jours avant son dix-septième jour de naissance que Platen commence son journal — et il le continue jusqu'à sa mort, pendant vingt-cinq ans. — Il y a des morceaux du journal en français, d'autres en anglais, en italien, en portugais.

Il avait la passion de lire les poètes dans leur propre langage, et apprit l'espagnol, le suédois, le danois, le persan.

Dans sa dix-huitième année il croit être épris d'une jeune marquise Euphrasie, la plus jolie jeune fille de la cour. Il va demeurer dans la même maison, la voit de temps en temps, mais il s'aperçoit cette même année qu'il s'était trompé, — et il quitte la bonne veuve chez qui il loge et la mère de cette excellente personne avec beaucoup plus de regret que la marquise Euphrasie.

Il note cette méprise sentimentale, *la seule de sa vie*, paraît-il, et vite dissipée. Je ne crois pas qu'aucune autre femme l'ait vivement intéressé depuis. C'est un moment curieux dans l'histoire de Platen, et instructif, que ce penchant passager pour Euphrasie. C'est le besoin de s'intéresser à quelqu'un et d'être intéressant, l'idée qu'on doit être tendrement épris de quelqu'un, la monotonie de sa vie qui lui donnent cette illusion.

Bien des unisexuels ne se sont pas laissés aussi facilement éclairer que Platen ; — l'effondrement d'une amourette ordinaire leur a fait rechercher avec insistance les sensations ou les émotions que donne la femme, mais Platen ne recommença pas. Il avait déjà assez de désirs, d'aspirations. Il voulait voir des pays étrangers, l'Italie, Londres, Rome.

Le 31 mars 1814 il devient lieutenant. Il n'aime pas la société des officiers. Il se console en lisant beaucoup, en travaillant beaucoup. Il est fort choqué par la licence des mœurs autour de lui. Il apprend qu'un jeune poète nommé Hesse a envoyé des vers à Gœthe et a reçu une réponse de lui. Il en est fort ému : Si ses vers à lui étaient seulement dignes d'un tel envoi.

Au milieu de sa fantaisie pour Euphrasie une amitié subite pour un jeune homme, Issel, vient montrer le goût plus vif de Platen pour l'amitié.

Issel est un jeune peintre que le grand duc de Darmstadt fait voyager. D'abord (l'amitié commence le 28 mai et expire au mois de juin : ce d'*abord* n'a donc pas été de longue durée), Issel ne l'a pas intéressé — puis il a remarqué en lui une grande variété, un goût pur dans l'art, beaucoup d'amabilité, de prévenances. Issel allait partir dans huit ou neuf jours.

En apprenant que Platen s'intéresse à la poésie il lui raconte avoir reçu du jeune Voss une boucle des cheveux de Schiller mort et offre de partager avec lui.

Laissés ensemble par l'ami qui les avait réunis, ils parlent de langues étrangères, des œuvres de Goëthe, de la vie si courte et de l'art si long. Issel demeure chez Nathan Schlichtegroll et conseille à Platen de faire sa connaissance. Ensuite ils causent de la réformation de l'école mystique de Schlegel, de Werner qu'Issel connaît. Issel demande à Platen de l'accompagner en Italie. Platen ne comprend pas comment un homme de tant d'esprit peut s'intéresser à lui.

Ils se voient beaucoup après cette première rencontre. Un jour Issel supplie Platen de lui lire des poésies (1) et lui lit les siennes. Le lendemain Platen lit nombre d'autres poésies et regrette de l'avoir fait. Il se sent triste, il croit avoir profané le paradis de ses pensées en y ayant introduit un étranger. Il est possible qu'Issel (médiocre poète du reste), n'avait pas assez apprécié Platen. Platen se promet de ne plus écrire de vers, et s'assombrit à la pensée de la solitude qui l'attend. Le lendemain réconciliation : ils passent une belle soirée ensemble.

Issel le supplie de ne pas abandonner la poésie, et le lendemain lui envoie les cheveux de Schiller et reçoit un poème en échange. Le 6 juin Issel lui raconte qu'il a écrit une tragédie (sifflée à Francfort, sur la comtesse Platen qui a joué un tel rôle à la cour du duc de Brunswick, père de Georges I^{er} d'Angleterre). Le même jour Platen apprend qu'il doit transporter des voitures avec des tentes à Battenberg dans le Tyrol. Issel le console en offrant de l'accom-

(1) Le sujet de ces jeunes poésies est l'amour d'une jeune fille pour son bien-aimé.

pagner. Le même soir il boit à sa fraternité avec lui et Schlichtegroll.

Le 9, Issel et Platen partent ensemble, causant du Dr. Gall qu'Issel connaissait, lisant Wallenstein.

Le 10 Platen se réjouit de voir un agréable paysage dans une si chère société. Le même jour ils se brouillent. Issel blesse son amour-propre puis l'accuse de curiosité, d'indiscrétion, etc. Platen trouve offensant de se justifier. Il ne se parlent plus.

Pourtant en grim pant sur une colline il rencontre Issel qui en descend et qui lui crie qu'il a gravé le nom de Platen sur une pierre. Quand lui et Issel se quittent définitivement, Platen regrette de l'avoir écarté par son humeur difficile et se dit que son entêtement le rendra malheureux et éloignera beaucoup d'hommes de lui. Et il passe les deux jours qui suivent le départ d'Issel à écrire plusieurs chansons.

Le 17 juin il revient à Munich.

J'ai raconté au long cet épisode parce qu'on y retrouve ce qui caractérise et distingue tellement Platen : son enthousiasme pour l'ami jeune, intelligent, instruit, ou voulant instruire ou s'instruire. Naturellement mélancolique lui-même, (depuis qu'il avait quitté la maison paternelle) la gaieté de quelqu'un qui lui plaît, la douce et égale humeur, le rire de l'ami, le transportaient de joie. Issel était plus âgé que lui, il est vrai, mais Platen était alors bien jeune, dix-huit ans.

Après, quand il arriva à plus de développement, l'ami était un peu plus jeune, assez jeune pour lui donner l'impression de jolie jeunesse, assez âgé pour lui ressembler, pour partager ses goûts.

L'amour platonique (philosophique ou honorable) a toujours ravi Platen ; pour les dissemblables il a eu de l'amitié, de l'affection, de la reconnaissance, du respect. Mais sa passion s'est portée vers ceux qui lui semblaient similaires avec plus de beauté et avec la grâce vertueuse en plus.

Cet épisode d'Issel a peu duré, mais il montre Platen à 18 ans comme à 12, aimant vite, s'attendant à tout trouver et ne trouvant pas toujours grand'chose (comme chez cet Issel) ; mais dans tous les cas ne trouvant pas le bonheur.

C'est cet amour à la fois intellectuel, passionné et sentimental qui l'a fait tant souffrir mais qui l'a gardé aussi intègre et digne. Quand il écrit à 20 ans des règles de conduite, l'une est d'oublier ce qui est sensuel en lui ; une autre est de ne pas étudier les mystères de la physionomie chez les personnes qui l'intéressent, de ne pas penser aux absents, de se perfectionner, de s'améliorer.

Quand il parle de ne pas penser aux absents, il ne faut pas le croire indifférent à ses amis ; au contraire, il leur fut fidèle, mais c'est à celui plus qu'un ami qu'il s'efforce de ne pas trop penser pour pouvoir travailler et vivre.

On voit déjà la différence qui existe entre Platen et un débauché ; — il ne recherche jamais des sensations rares mais un amour durable et charmant.

Il aurait reculé d'horreur devant les amours d'Oscar Wilde, devant les amours vénales et qui ne sont pas la quintessence de deux nobles et mâles existences.

Au milieu de 1814 il ne se connaît pas encore ni comme homme ni comme poète, il ne s'intéresse pas assez à Euphrasie pour qu'elle l'inspire ou l'occupe. L'état militaire ne lui convient pas, on lui conseille d'étudier les sciences, la poésie ne lui appartient pas encore, il tâtonne, il ne s'est pas trouvé. Ses amis ne sont pas à Munich, ils sont dispersés. Il n'a pas le temps de lire suffisamment. La nature ne le charme pas quand il est seul ou ennuyé. Il lit pourtant beaucoup, dans beaucoup de langues, Pétrarque, Dante, le *Pastor Fido*, Pope, Corneille, Voltaire, Racine, Boileau, etc., et toujours Gœthe. On pourrait appliquer à Gœthe, dit-il alors, ce que Gœthe a dit de Hamann ; « ses œuvres sont souvent des livres sybillins que l'on comprend seulement quand on se trouve dans la même situation que le poète. » Et l'on voit, par exemple, Platen à différentes époques de sa vie lisant et relisant Gœthe, avec autant de profit que d'admiration. Et à mesure qu'il se trouve dans une autre situation le même ouvrage de Gœthe lui devient de plus en plus clair, vrai et émouvant. Par exemple *la Fille naturelle*, qu'il ne goûte guère d'abord, puis qu'il admire pour son esprit en 1814, lui devient en 1821, après l'effondrement tragique de sa grande passion pour Otto von Bulow, un précieux miroir de sa douleur.

Maintenant il se console de son vide et de son ennui, de sa vie qui attend avec l'impatience découragée de la jeunesse, en lisant et en écrivant en anglais avec Perglas, en lisant avec lui aussi Virgile et Le Tasse, — en patinant, en s'intéressant à la politique. Quand Napoléon revient de l'île d'Elbe, il s'enthousiasme patriotiquement, mais Wiebeking lui abîme ce sentiment : « Si vous alliez servir comme un simple soldat pour la liberté de l'Europe vous pourriez prétendre à une minime part de gloire, mais vous êtes officier, et il y a tant d'officiers. Il serait si facile de vous remplacer. Vous pourriez servir votre patrie d'une façon plus utile. »

Le 30 novembre, il lit dans un journal des maximes tirées de la poésie orientale, et il en copie un certain nombre, frappé sans savoir pourquoi, ému comme on l'est vaguement en présence d'un événement important. La poésie persane allait dans quelque temps exprimer son secret idéal.

Au printemps de 1815 il se sent plus heureux, va tous les matins dans le jardin anglais cueillir des coucous et lire le *Pastor Fido*. Il écrit des poésies patriotiques que des hommes graves lisent avec plaisir. Le 15 avril son régiment se met en marche et arrive à Fontainebleau le 19 juillet, et Platen se retrouve en Allemagne au mois de novembre. Il semble avoir bien supporté les fatigues de la marche, la chaleur accablante. Son journal est fort agréable et sympathique. Il s'intéresse gentiment aux bonnes gens qu'il rencontre, il lit beaucoup Pétrarque, Giacomone da Todi, Gœthe, l'Eulenspiegel, *Héloïse et Abélard*, de Pope, qu'il relit constamment. Il admire les jardins, les fleurs, il envie les joies calmes et familiales, il voudrait avoir avec Gœthe une seule conversation sur la destinée de l'humanité et l'esprit du christianisme ; puis il trouve les véritables lettres d'Héloïse beaucoup plus belles que Pope et si vraies. — Il lit avec grand plaisir les lettres de sa mère, il écrit en prose et en vers à Xylander et à d'autres amis. Les paysans français le charment, leur gentillesse, leur langage l'enchantent. Il se trouve assez isolé parmi les officiers, il déteste tellement leurs excès et leurs conversations lascives auxquelles il ne prend pas part. Une poésie montre combien il souffrait de l'antipathique immoralité de ses compagnons. A Bar-le-Duc, il est aussi choqué par

la corruption des livres français qu'il trouve dans sa chambre — et son hôtesse l'étonne en lui disant : Lisez, mon ami, car c'est là lecture qui instruit les jeunes gens.

A Châlons, il a la joie non seulement de rencontrer son ami Schlichtegroll, mais aussi de faire la connaissance d'un jeune Allemand, secrétaire de Barclay de Tolly, qui lui dit le connaître déjà très bien par les récits de Schlichtegroll. Platen est tout à fait touché par cette remarque. A Nemours, il est aussi heureux dans le jardin d'un docteur Micheleau, dont la femme n'est plus jeune, mais si douce et bienveillante. Il parle français avec elle avec plaisir, et anglais avec une vieille dame anglaise qui lui prête des livres anglais. Il quitte ces aimables personnes avec regret et aussi un vieux curé de 86 ans, très royaliste, disant la messe tous les dimanches, n'ayant pour toute compagnie que son chien et surtout son serin, que lui avait donné un certain Rouxelle, radical, antichrétien, séparé de sa femme catholique, vivant avec sa servante, ne faisant pas baptiser ses enfants. « On peut être homme de bien, disait le curé, sans être chrétien. »

Le sous-préfet de Tonnerre, une ville délicieuse, lui plaît beaucoup, un charmant jeune homme, le plus beau modèle imaginable pour un jeune Romain. Le 6 octobre, il se retrouve avec quelques anciens camarades et d'autres jeunes hommes instruits, et Platen peut se réjouir sincèrement en prenant part à une conversation intelligente, sans équivoques, et dans un dialecte pur. Le 2 novembre, il écrit dans son journal que la honte est naturelle, l'impudeur acquise. Il est certain que Platen était foncièrement modeste et plein de pudeur. Le 3 novembre, à Troyes, il achète *Bérénice*, sa pièce favorite de Racine. Et il note avoir vu chez un riche négociant un commis qui ressemblait beaucoup à son ami Xylander.

De retour en Allemagne, il essaye de se former un système de morale et de conduite basé sur : Dieu, une morale sévère, le désir d'apprendre, l'amour pour les amis. Sans ces principes, comment être heureux ? Comment être sans aspiration pour ce qu'il y a de plus élevé, sans chasteté du corps et de l'esprit, sans amour pour l'étude, sans amis. Il trouve de plus en plus qu'il ne peut causer

s'applique à lui, l'alliance « d'un tempérament très ardent, des passions vives et des idées lentes à naître, embarrassées, et qui ne se présentent jamais qu'après coup ». Il croit que son mérite consiste dans sa lutte pour arriver au vrai et au bien. Les voyages sont pour lui une exquise distraction. Je crois impossible de lire ses impressions de voyage sans avoir de la sympathie pour lui.

La veille de son vingt et unième jour de naissance, un de ses poèmes paraît, il envoie de suite des exemplaires à ses parents, à Max von Gruber, à Fugger, Dall'Armi, Perglas, etc. Son ami Schlichtegroll, qui a vingt-cinq exemplaires, en envoie un au peintre Issel, et Platen reçoit de lui une feuille du tombeau de Virgile.

Malgré ses amis qui tous aiment les lettres et les sciences, la vie à Munich lui devient insupportable et le désir de s'instruire, d'apprendre croît tellement chez lui qu'il obtient du roi d'être envoyé à une Université, Würzburg d'abord, puis Erlangen, pour une année d'abord, puis pour plus longtemps. Le roi lui donne 600 guldens par an (c'était un privilège accordé à quelques-uns des pages), son père 300, et il en a comme officier 12 par mois. Après six mois de Würzburg, Schelling, qu'il avait connu enfant, le retient à Erlangen. Platen y reste jusqu'en 1826.

Dès qu'il arrive à Erlangen le changement de milieu, les professeurs qui s'intéressent à lui, les étudiants qui sont autour de lui, l'ardeur au travail, lui font enfin trouver sa voie poétique. Il commence à écrire d'admirables chansons que l'injustice seule a fait moins connaître que celles de Heine.

Platen doit maintenant être pénétré de son idéal masculin, de son amour mâle. — Il aime en silence, il se déclare. « Tu me rappelles à un douloureux devoir. — Encore une dernière fois je t'embrasserai, ne me rappelle rien avant. Qui pourrait s'approcher de toi avec indifférence, — Qui pourrait voir froidement la belle, la divine figure, la divine, la belle forme. — Etudie ma vie ; examine pour voir si j'ai jamais brûlé d'un amour coupable — c'est seulement ta dyonisiaque présence qui a séduit mon cœur.

« Tu dis que je me suis trompé, tu me le jures, mais je sais que tu m'a aimé, seulement tu ne m'aimes plus. Tes beaux yeux brû-

fait sa connaissance. C'était un jeune officier de dragons du Hanovre, qui avait reçu la permission de passer une année à l'Université d'Erlangen. Il était gai, léger, sans affectation et sans arrogance, toujours gentil, aimable.

Platen, mélancolique de nature, qui notait avec joie et étonnement les deux amis avec qui il avait beaucoup ri dans le cours de sa vie, s'éprit follement, ardemment, platoniquement d'Otto von Bulow. Il lit les sonnets de Shakespeare avec avidité et y trouve toute son affection pour Bulow. Plein de Hafiz et de son amour, trouvant enfin l'idéal rêvé et désiré, on ne peut s'étonner de la rapidité avec laquelle la passion de Platen s'exalta pour son « bel ami », comme Fugger l'appelle dans ses lettres à Platen. L'activité littéraire du poète augmente naturellement beaucoup ; il étudie beaucoup les livres et les littératures orientales, se fait venir des livres de Londres, de Vienne, de Munich. — Il lit Caldéron et Sophocle, et se réjouit du profond sentiment religieux qui pénètre l'*Ajax*. — Pendant une courte absence de Bulow, il écrit un poème sur lui où le nom de Bulow se retrouve dans chaque strophe. On y voit sa gloire, la crainte que Bulow sur le sein d'une belle se moque peut-être de son ami. — « Je devrais mourir si je ne t'écrivais pas ; pardonne-moi, Bulow, de t'aimer tant. Qui n'est pas enchaîné par de tels yeux et de telles joues ? A qui ne plairait pas tant de gaieté, mais surtout un cœur si droit ? Le beau Bulow ne le cède qu'au bon. »

Ce bonheur (je crois ridicule de douter de la chasteté d'un amour aussi éloquent et aussi exalté à cette époque) ne dura pas longtemps. Au commencement du mois de septembre Bulow est rappelé dans son pays et Platen l'accompagne jusqu'à Göttingen. Là, livré à son désespoir, il compose la plupart des « Ghaselen » du *Miroir d'Hafiz*, qui reflète exclusivement l'amour de Platen pour Bulow. Il lit de Cervantes, *Persiles et Sigismunde*, et des livres en différentes langues.

Il fait la connaissance de Goëthe, d'autres encore, mais sans en profiter, car il reçoit une lettre de Bulow disant qu'il est forcé de rester au Hanovre. Le désespoir de Platen se montre dans ses lettres à Fugger. Il jure de ne plus écrire de poésies avant de revoir

Une nouvelle passion semble s'être emparée de lui, ou plutôt c'est toujours la même passion pour un idéal qu'il ne peut apprivoiser et retenir. C'est Cardénio qu'il nomme le nouveau symbole, la nouvelle incarnation de son idole. — Le 22 juillet 1822, il lui écrit une épître en vers, une autre le 19 août. — Il écrit plusieurs ghaselen et, en 1823, sept sonnets à Cardénio, et, le 13 mars, une ghasele (à Krieger, étudiant à Erlangen) qui semble clore l'épisode : « L'édifice d'écume de l'espérance s'effondre — et pourtant nous allions si bien ensemble, — tes cheveux sombres, mon visage clair... » Les poèmes à Cardénio sont parmi les plus autobiographiques et les plus clairs. Platen se défend toujours de brûler d'un amour défendu (1), se plaint de la cruauté de son ami. Cardénio est froid et fier, mince et doux. — Le soir Platen le voyait travailler, ses cheveux bouclés éclairés par la lampe. Cardénio est sa dernière espérance. Il y a des moments où il s'imagine qu'ils souffrent tous les deux de la même manière. Il ne peut se rendre compte s'il inspire de la haine, un penchant pour lui ou de l'indifférence. Ah ! s'il pouvait seulement reposer sur la chère poitrine de Cardénio. Ah ! non, qu'une tête plus belle repose sur ce sein ; « prends cette lettre, donne-la à ton bien aimé, pour qu'il se demande s'il sent en lui une constance comme la mienne. »

Il désire être la pipe entre les lèvres de Cardénio, qui a son perpétuel baiser, il envie sa casquette, lui qui n'a presque pas pu toucher ses cheveux. Il a été éclairé, un soir d'hiver, par Cardénio portant une torche, et ce souvenir lui inspire un fort beau sonnet. — Après de longues épreuves, et de longs doutes, il paraît que des ennemis de Platen (les poètes en ont toujours, surtout les sobres, les renfermés, et les austères qui ne se prodiguent pas) ont indisposé Cardénio contre son ami. Un hasard les laissa seuls ensemble une nuit, et Platen osa mettre son bras autour de Cardénio et lui avouer son amour. Cardénio ne sembla point effarouché, ne se retira pas, sembla acquiescer par son silence, et Platen le quitta, ivre d'amour, croyant que leurs âmes s'unissaient, que leurs cœurs allaient battre l'un contre l'autre, croyant Cardénio à lui — mais les jours qui suivirent Cardénio devint de plus en plus froid, de

(1) Comme Michel-Ange dans nombre de poésies.

L'uranisme, l'unisexualité se différencient en lui de cette façon : le sexe féminin écarté, son amour ne s'adresse ni aux efféminés, ni aux très jeunes, ni aux hommes mûrs.

Platen a toujours été entier, droit — aussi a-t-il été traité par tant d'hommes distingués avec respect et considération. La liste des contemporains qui ont rendu hommage à son caractère et à son talent est longue et contient de nobles noms. « Moi, qui n'ai jamais aimé l'art ou la beauté à demi, j'ai le droit, dit-il, de faire entendre des accents rarement entendus » et c'est sans doute ce que ses amis ont aussi pensé. Goethe s'est fait un devoir de rendre hommage à Platen publiquement et d'affirmer sa supériorité sur Ruckert.

En 1823, après la déception de Cardénio, Platen écrit avec inspiration et facilité nombre de poésies, et grâce aux lettres de Liebig, grâce à l'amitié du professeur Engelhardt, de Schelling, de Bruchmann, du savant Doellinger, de Kernell, un jeune poitrineux avec qui il étudiait le suédois, il vit des jours splendides. C'est l'apogée de son séjour à Erlangen. Chez Platen qui n'a rien d'un érotomane, d'un dégénéré, les chagrins d'amour sont suivis d'une grande activité intellectuelle, comme chez tous les hommes supérieurs qui ne cherchent pas l'oubli dans la dissipation ou le plaisir.

Il écrit en cinq jours *la Pantoufle de verre*, une comédie-féerie. Le phlegmatique suédois Kernell en fut si charmé qu'il se jeta au cou de Platen ; — et la pièce lue aux amis et à leurs femmes et sœurs eut beaucoup de succès.

Les dernières *Ghaselen* furent très bien accueillies. Platen reçoit de Cassel, de Ludwig-Sigismund Ruhl (1), une lettre intéressante. Ruhl lui dit que la sympathie est un mystère qu'il ne veut pas approfondir. Les premiers vers de Platen lui avaient déjà fait connaître une sympathie qu'on ne ressent que pour peu de gens. Il semble avoir connu Platen avant que Platen se soit connu lui-même et il n'hésite pas à le lui dire. S'ils se rencontrent jamais, Platen pourra se persuader de la parenté qui existe entre leurs esprits et leurs vies. Il désire une réponse. Platen lui demande son portrait et le reçoit accompagné d'une lettre enthousiaste.

(1) Une biographie de cet homme intéressant est désirable.

La poésie dramatique intéresse maintenant Platen. Il écrit le *Trésor de Rhampsinit, Aucassin et Nicolette*. Le 21 août 1824 il va à Venise. — Son premier volume de pièces lui a rapporté 154 fl. Sa tante du Hanovre lui a envoyé six louis d'or. — Venise lui inspire les admirables sonnets vénitiens, et il s'enthousiasme pour les peintres italiens, pour l'évangile de la beauté. Son goût artistique se complète et mûrit. Venise lui fait oublier sa vie passée, il se trouve dans un présent sans *hier*.

Le 24 octobre il célèbre son jour de naissance à Venise en allant le matin voir la *Barbara* de Palma dans l'église de S. Maria Formosa, puis le Titien et le Bellini à S. Giovanni e Paolo, puis le Christ de Campagna à S. Giulian, puis à S. Crisostomo voir le *Piombo*, puis à S. Samuel le *Sébastien* de Véronèse, — je ne continue pas l'itinéraire. Le 9 novembre il s'arrache à Venise et le 19 il arrive à Munich après sept ans d'absence. Il s' imagine qu'il y avait été heureux, inconnu et appliqué. Il va voir Xylander et sa femme et d'autres amis, nouveaux et anciens. On le fête, on applaudit ses sonnets.

Il revoit après sept ans cette Euphrasie qu'il avait cru aimer, et qu'aucune autre femme n'était venue effacer dans son esprit. — Il revient à Erlangen qui l'ennuie maintenant, il est puni militairement pour avoir dépassé son congé, et reste du 2 janvier au 22 mars aux arrêts à Nuremberg. Il lit beaucoup pendant ce temps et écrit en prose et en vers.

Le 23 mars il a une lettre d'une femme poète, mélancolique, amoureuse de Platen. — Erlangen ne lui plaît plus après Venise et Munich. Ses amis sont trop occupés, et il a besoin de voir de nouvelles figures, de nouveaux sites.

Le 14 juin à Erlangen on joue sa pièce (*Aucassin et Nicolette*) avec beaucoup de succès devant un public jeune et ami.

Il fut acclamé par le public et conduit presque malgré lui sur la scène. Schelling après la représentation réunit des amis pour faire honneur au poète.

C'est ici que s'arrêtent les fragments du journal que l'on doit au professeur Engelhardt et à Karl Pfeufer (1).

(1) Publié en 1860.

Ceci n'est pas une biographie de Platen, ni même son histoire littéraire. Quelques lignes suffiront donc. Ayant (et le sachant) réussi suprêmement dans la ghasèle, dans la chanson, et dans le sonnet, l'ode est la seule forme lyrique qui l'enchanté, et il en écrit de plus en plus compliquées et rigoureuses comme forme. Il se connaît bien maintenant. Ce qui amuse les autres, là-bas dans son pays, ne l'amuse pas. La nature, pour sa souffrance, a affiné son ouïe et lui a permis à l'aide de la musique d'éterniser toute douleur. Il a été calomnié et malgré son silence il en souffre beaucoup. En politique aussi (et elle l'intéresse toujours plus) il ne peut dire ce qu'il pense. Il faut donc mettre de côté (dit-il dans une ode) le manteau de l'illusion, la robe brodée des sens.

Et l'ode suivante avec sa mélancolie amoureuse et ses baisers de miel, ses soupirs et ses regards, messagers du bonheur peut-être, et le silence, et l'obscurité, montrent que les sens du poète ne dormaient pas encore dans cette séduisante Italie. Ne voyait-il pas alors beaucoup un jeune artiste italien, le plus bel être qu'il eût jamais rencontré ? Mais bientôt sa bonté, son affection et son désir d'être utile l'attachent à August Kopisch, musicien et poète, qui a exprimé lui-même sa reconnaissance envers son illustre ami.

« Notre alliance n'est pas comme la plupart des alliances, dit Platen, nos témoins sont la mer et la terre. L'image de ton image depuis longtemps était en moi, depuis que la vocation pour l'amitié s'était éveillée en mon âme qui désire tant se voir, mais plus noble, en un autre. Poitrine contre poitrine, serviteurs de l'amour, bâtissons-lui une nouvelle Rome. »

Après 1829, les poèmes d'amour cessent. C'est cette année que paraît l'*Œdipe romantique*, grande comédie aristophanesque ; puis, en 1833, une *Histoire du Royaume de Naples de 1414 à 1443*, puis la *Ligue de Cambrai* ; puis, en 1834, le joli poème en neuf chants *les Abassides* ; puis, en 1854, la seconde édition de ses poésies. Après sa mort, parurent ses poésies politiques.

Le climat de l'Italie, ses nombreux amis italiens, les Allemands qui y voyageaient, les admirateurs qui lui écrivaient, ses amis en Allemagne qui l'aimaient toujours, et l'absence de la contrainte

qu'il avait subie en Allemagne, lui rendirent certainement plus heureuses les années d'Italie. Et l'on peut être sûr que même dans cette Italie aussi voluptueuse et moins hypocrite que sa Bavière, Platen ne renonça ni à ses principes ni à sa dignité. Le plaisir sans amour ne l'a jamais inspiré, et un poète aussi autobiographique aurait certes chanté les beaux corps et les caresses classiques si l'amour vénal avait joué un rôle prépondérant dans sa vie. Et un homme aussi franc et véridique (sa mère, qui lui survécut, disait qu'il n'avait jamais dit un mensonge) aurait, s'il avait écrit, écrit la vérité. Avant 1829, on trouve encore des odes amoureuses très belles, et l'on s'étonnerait si après avoir tant souffert d'aimer sans corps, Platen n'avait pas été tenté par des corps sans âmes ; *tenté* mais non vaincu.

Quand on se décidera à publier le journal complet de Platen, je crois que la morale, la psychologie et la littérature y gagneront beaucoup.

Platen est, selon moi, clairement le poète mâle et uraniste de l'amitié enthousiaste et de l'uranisme le plus élevé. Et, comme il l'a dit lui-même, s'il est impossible de louer sa conception de l'amour, il est téméraire de la blâmer. Il a voulu satisfaire le plus idéalement et intellectuellement les exigences de sa nature délicate et ardente, recherchant toujours l'image qu'il portait en lui, cherchant à trouver ce miroir plus noble, et ne se contentant d'aucune autre consolation, quand l'amour lui manquait, que l'amitié et l'art. Car il ne faut pas confondre ses amitiés et ses amours. Ses amitiés furent durables car elles étaient fondées sur ses vertus solides ; ses amours ne le furent pas, car elles étaient une illusion, une poursuite, les symboles d'un culte.

« Y a-t-il deux âmes qui se comprennent tout à fait, a-t-il dit ; que l'homme cherche la réponse à cette énigme, cherchant des hommes pareils à lui jusqu'à ce qu'il meure, jusqu'à ce qu'il cherche et meure. »

Dans une lettre à Gustav Schwab, de Rome, le 16 février 1828, Platen parle d'un jeune Waiblinger qui lui avait écrit un poème et en désirait un de Platen. Le poète refusait parce que ce Waiblinger lui répugnait trop. « Il a du talent, mais pas assez. Son séjour en

Italie lui est funeste. Ses poésies n'en valent pas mieux parce qu'il y met le Panthéon, le Colisée, etc... Mais comment voulez-vous qu'on devienne un Sophocle quand on a vécu comme un cochon, ce qu'il avoue lui-même tous les jours, car sa franchise ne craint pas d'être dégoûtante. Lord Byron, il est vrai, a pu donner quelque crédit aux génies libertins, mais certes il ne s'est pas de moitié aussi mal conduit qu'on l'a dit, et en outre il vivait brillamment et n'avait pas besoin de fréquenter des estaminets et des bordels. »

Les rapports qui existent entre la vérité, le mensonge et la vie sexuelle sont étroits. Les efféminés sont menteurs à tous les degrés, depuis la perfidie minutieuse jusqu'à l'inconscience, jusqu'à une incontinence de faussetés. Ils observent mal et reproduisent mal ce qu'ils ont observé. On connaît par les hystériques, les malades, les criminels, les aliénés, les exagérations du mensonge et de la sexualité.

Les courtisanes ou les indépendantes, Ninon de Lenclos et ses émules, se sont quelquefois piquées d'être *honnête homme*, — ce qui est très difficile pour bien des efféminés, impossible pour un certain nombre.

L'uraniste, l'unisexual mâle, comme Platen ou Michel-Ange, qui est sincère avec lui-même et avec les autres, se trouve dans une position toute particulière en ce qui concerne sa sexualité, l'âge de raison une fois atteint.

Son tempérament ardent, vif, inflammable, lui fait désirer furieusement un amour complet, sans crainte, sans retenue et sans soupçon, la sécurité dans l'amour, — en même temps il a un idéal dont il ne saurait déchoir. Il ne peut faire semblant d'aimer un être qui ne lui en paraît pas digne pour obtenir la douceur de l'illusion. Les efféminés, les vaniteux, les cupides, les volages, les curieux, tous ceux qui s'abandonneraient à l'apparence pour du plaisir, ne peuvent comprendre la position de l'uraniste que la vérité, la vérité défendent des plaisirs frivoles, des voluptés fourbes, des liaisons sans durée, et qui ont trop à faire, trop à espérer, pour s'enivrer des voluptés de l'Eros des carrefours.

Qu'on enseigne avant tout la vérité, la vérité, la sincérité, si l'on veut que l'homme sexuel, hétérosexuel ou unisexual ne trébuche pas sous le poids de sa sexualité.

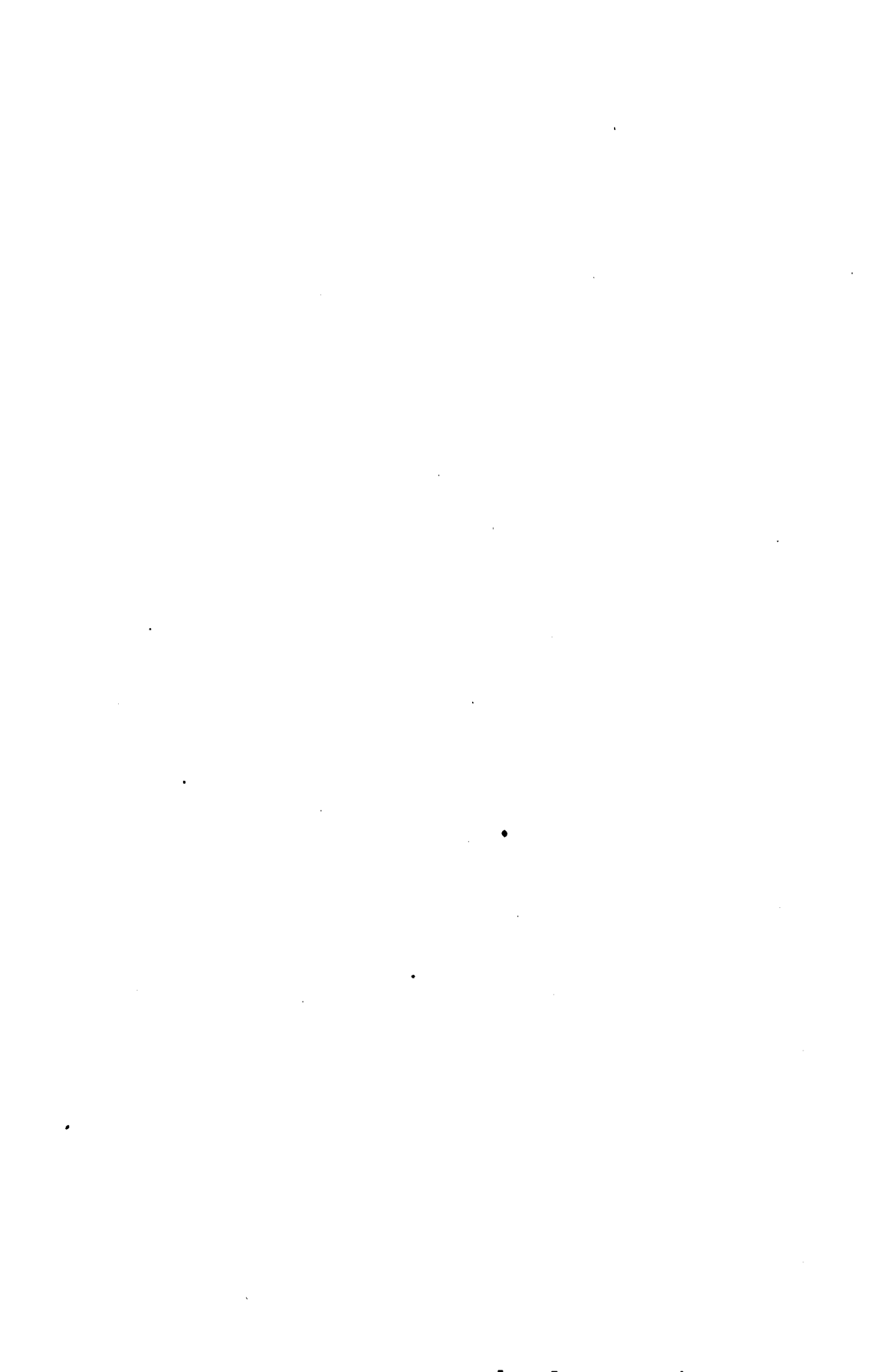


TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS PROPRES

Index de la plupart des noms propres qui se trouvent dans ce volume (1)

- Adam (Paul), 38, 167.
Adrien (l'empereur), 59, 183, 311.
Ajalbert (J.) 38.
Alcibiade, 79, 83.
Alexander (Daniel) : voir E. Walpole.
Alexandre le Grand, 26, 197.
Alfiéri, 55, 56, 57, 59, 68, 342.
Allan : voir affaire Wilde.
Altmüller : voir Grillparzer.
Amptil, 225, 226.
Angelus Silesius, 30.
Anne (reine d'Angleterre), 228.
Antinoüs, 181, 311.
Argis (H. d'), 38.
Aristote, 29.
Arnaud, 304.
Arnim (Achim d'), 157.
Athénée, 196.
Atkins : voir affaire Wilde.
Audley (lord), 191, 225, 226, 227.
- Baber (l'empereur), 57, 58, 59, 68.
Baberi, 57, 58, 59.
Bajazet 1^{er}, 195.
Balzac, 38, 100.
Bancroft (H.), 191.
Baron. 163-167.
Barrès (Maurice), 38, 52.
Beardsley (Aubrey), 249.
Beaufremont (prince de), 180.
Beddoes (T.-L.), 306, 307, 308.
Beyer, 157, 158, 159.
- Beysson, 38.
Binet (A.), 202.
Boileau, 312.
Bolton et Park, 249.
Bonnamour (G.), 38.
Bonnetain (Paul), 38.
Bonstetten, 161.
Bourget (Paul), 38.
Bouvier (A.), 38.
Brentano (Clémens), 157, 167.
Brodway, 225, 226.
Bruant (A.), 116.
Buchanan (Robert), 265.
Bulow (Otto von), voir Platen.
Burton : voir affaire Wilde.
Bute (lord), 228.
Byron (lord), 308, 309, 354.
- Caldéron, 345.
Cambacérés, 197.
Cane, voir E. Walpole.
Carponter (Edward), 305.
Carr, 224.
Carr (Christopher), 237, 240.
Carson : voir affaire Wilde.
Casanova, 59, 64 à 68, 161, 162.
Casper, 42.
Cather : voir E. Walpole.
Catulle, 300.
Cavalieri (T.). 184, 312.
César, 26, 197, 300.
Charlemagne, 32.

(1) Cette liste facilitera les recherches mais ne prétend pas être complète.

- Charles XII de Suède, 86.
 Charles (M. Justice) : voir affaire Wilde.
 Chevalier (J.), 22, 23, 24, 37, 190, 191, 192, 197, 198, 202, 203.
 Choisy (abbé de), 282, 283 à 285.
 Cinq-Mars, 100, 101.
 Cladel (Léon), 38.
 Clarke (Sir E.) : voir affaire Wilde.
 Clinton (lord Arthur-Pelham), 249.
 Cobain (M. de), 191.
 Colonna (Vittoria), 310, 312.
 Condé, 145.
 Condé (le Grand), 26, 41, 91, 145, 197.
 Constant (Benjamin), 28.
 Constantin, 195.
 Cosnac (Daniel de), évêque de Valence : voir Monsieur.
 Cranach (Lucas), 160.
 Crébillon fils, 102.
 Cumberland (duc de), 236.
 Custine (marquis de), 41.
- Dante, 27, 197, 300, 301.
 Darien (G.), 114.
 Darnley, 224.
 Daudet (A.), 254.
 David (le roi), 268, 346.
 Davitt (M.), 218.
 Degen, 307.
 Descaves (Lucien), 38.
 Dessoir (Max), 75.
 Diderot, 22, 37, 44, 102, 176, 177, 178, 179, 180.
 Diotima, 36.
 Douglas (lord Alfred) : voir affaire Wilde.
 Douglas of Hawick (lord) : voir affaire Wilde.
 Drayton, 223.
 Drumlawrig (lord), 248.
 Dugas, 29, 107.
 Dumas père, 38.
- Eddleston, 308, 309.
 Edouard II d'Angleterre, 41, 222, 223.
 Eisenach (prince d'), 242.
 Elisabeth d'Angleterre, 224, 227.
 Elisabeth-Charlotte : voir Madame.
 Emerson, 302.
 Epaminondas, 197, 199.
 Epicure, 29.
 Eschyle, 246, 300.
 Essex (comtesse d'), 224.
- Eugène de Savoie (le prince), 26, 27, 42, 197, 207.
 Fénelon, 314.
 Fitzpatrick, 225, 226.
 Flaubert, 38.
 François d'Assise (saint), 161.
 Frédéric (le Grand), 26, 28, 29, 41, 173, 197, 207, 311.
 Frédéric (roi de Wurtemberg), 41.
 Frehlich : voir Grillparzer, 317.
 Froissart, 59.
 Fugger : voir A. von Platen, 330, 334.
- Galiani (l'abbé), 180.
 Gautier (Théophile), 38, 179.
 Gaveston (Piers), 222, 223.
 George III d'Angleterre, 228.
 German (Karl-Théodor), voir A von Platen 330 à 354.
 Gesvres (marquis de), 41.
 Giacomone da Todi, 340.
 Gilles de Rais, 134, 135.
 Ginicelli (Guido), 301.
 Giraud (Nicolo), 309.
 Gleim, 157.
 Goethe, 13, 27, 120, 160, 167, 179, 183, 196, 200, 203, 233, 244, 248, 303, 310 à 316, 326, 333, 336, 339, 340, 345, 349, 351.
 Goncourt (les frères de), 167.
 Gordon (le général), 31, 239.
 Gondeau (E.), 38.
 Grillparzer, 317 à 329.
 Grimm (les frères), 167.
 Grimmelshausen, 38.
 Grundy (S.), 265.
 Guillaume le Conquérant, 220.
 Guillaume Rufus, 220, 221, 222.
 Guillaume III d'Angleterre, 41, 197, 207, 227, 228.
 Guyon (M^{me}), 314.
- Hafiz, 30, 195, 199, 344, 345.
 Hallam, 162.
 Hamann, 83, 157, 233, 234, 235, 236, 339.
 Harrington : voir affaire Wilde.
 Heine, 343, 348.
 Héliogabale, 59, 183.
 Henri I^{er} d'Angleterre, 34, 222.
 Henri III de France, 41.
 Henri IV de France, 144.
 Henri VIII d'Angleterre, 224, 227.

- Herder, 200.
 Hermant (A.), 38, 257.
 Hérodote, 191.
 Hervieu (Paul), 123.
 Hesse, 336.
 Heyse (Paul), 119.
 Horace, 300.
 Houdetot (M^{me} d'), 59.
 Huysmans, 38, 116, 117, 118.
- Inverti (roman d'un), 109, 110, 111, 112, 113.
 Isabelle de France, 222, 223.
 Issel, 336, 337, 338, 343.
- Jacques I^{er} d'Angleterre, 41, 219, 224, 228.
 Jami, 195, 196.
 Jean de la Croix (saint), 30, 31, 167.
 Jean-Paul Richter, 85, 157, 257.
 Jérôme (J.-K.), 267.
 Jocelyn (Percy), évêque de Clogher, 236, 237.
 Jonathan, 268, 346.
 Justinien, 32.
- Kiernan, 202, 203.
 Kleist (Henri de), 157.
 Klichnig, 315, 316.
 Koch (J.-L.-A.), de Zwiefalten, 92.
 Kopisch : voir A. von Platen, 330 à 354.
 Kosegarten, 157, 158.
 Krœpelin, 43.
 Krafft-Ebing, 15, 25, 31, 46, 68, 69, 70, 78, 88, 89, 91, 103, 136, 140, 141, 142, 143, 191, 194, 198, 199, 200, 201, 203, 204, 205, 271, 272.
- La Boétie, 167, 168, 169.
 La Bruyère, 105.
 Lacassagne, 1, 2, 18, 197, 203, 241.
 Lacordaire, 240.
 La Fayette (M^{me} de), 282, 283, 284, 285, 286, 287.
 Langtry (M^{me}), 244.
 La Touche (Henri de), 278.
 Laubmann (Dr. von), 330.
 Laurent (E.), 42.
 Lavater, 120.
 Leblanc (M.), 38.
 Lecky, 189, 190.
 Legludic, 125.
 Leibnitz, 86.
- Léon X, 197.
 Lespinasse (M^{lle} de), 37, 59.
 Liebig, 157, 167, 306, 330, 346.
 Lombard, 38.
 Lombroso, 203.
 Lorrain (Jean), 38.
 Lorraine (chevalier de), 100, 101, voir Monsieur.
 Loti (Pierre), 38, 106.
 Louis (saint), 32.
 Louis XIII, 100.
 Lydston, 202.
 Lys (G. de), 38.
- M (Sidney) : voir affaire Wilde.
 Mac Donald (Arthur), 136.
 Madame, 242, 282 à 299.
 Maizeron (René), 38.
 Marguerite (Paul), 38.
 Marie (reine d'Angleterre), 227.
 Marie de France, 34, 35, 36, 37.
 Marlove, 223.
 Martineau (le docteur), 19.
 Mason (Charlie) : voir affaire Wilde.
 Médicis (Catherine de), 192.
 Mendès (Catulle), 38, 134, 151, 168.
 Mérimée, 37, 179.
 Méry (A.), 38.
 Méry (G.), 38.
 Messaline, 93.
 Méténier, 38.
 Michel-Ange, 27, 42, 86, 91, 162, 181, 184, 196, 197, 198, 200, 268, 310 à 313, 317, 384.
 Michelet, 162, 167, 169, 170, 171, 172, 173, 193, 282.
 Mirbeau, 38, 263.
 Moïse, 54.
 Molière, 163 à 167.
 Moll, 192.
 Montaigne, 167, 168, 169.
 Montégut, 38.
 Morel (maitre d'hôtel de Monsieur), 299.
 Moritz (K.-P.), 313 à 316.
 Moverley (John), 237.
 Muller (Johannes von), 42, 50, 86.
- Nangis (Guillaume de), 34, 222.
 Newton, 86.
 Niemeyer (A.-H.), 161.
 Ninon de Lenclos, 354.
 Nixon : voir E. Walpole.

Overburg (sir Thomas), 224.

Park (Bolton et), 249.

Pascal, 86.

Patterson : voir E. Walpole.

Paul (saint), 54.

Péladan, 38, 219.

Pétrone, 151 à 156, 278.

Phidias, 197.

Philippe de Néri (saint), 126.

Pindare, 184, 197, 300.

Piron, 180.

Platen (A. von), 30, 42, 50, 162, 180, 184, 197, 330 à 354.

Platon, 27, 29, 30, 31, 39, 94, 95, 96, 97, 119, 120, 121, 126, 127, 139, 140, 173, 193, 197, 198, 199, 202, 203, 268, 269, 303, 312.

Plutarque, 29, 59.

Poinsot, 167, 169 à 173, 193.

Praxitèle, 181.

Prechtler, 328, 329.

Prévost (l'abbé), 156, 161.

Queensberry (lord) : voir affaire Wilde.

Rachilde, 38.

Récamier (M^{me}), 185.

Renard (J.), 38.

Richepin (Jean), 38.

Robert de Normandie, 189.

Rolland (Romain), 187.

Roseberry (lord), 248.

Rousseau (J.-J.), 59 à 64, 68, 134, 135, 169, 178, 342.

Ruhl (L.-S.), de Cassel, 349.

Ruscheni, 195.

Russell (comte et comtesse), 25.

Sacher Masoch, 134.

Sade (marquis de), 134, 207.

Sadi, 195.

Sainte-Beuve, 19 à 21, 29, 168, 173, 240.

Salisbury (Jean de), 34.

Sapho, 58.

Scheffer (L. von), 312, 313, 330.

Schelling, 343.

Schiller, 157, 167.

Schlegel (F.), 157.

Schleiden (Rudolf), 157, 158, 159.

Schlichtegroll : voir A. v. Platen, 330 à 354.

Schopenhauer, 83.

Schrenck-Notzing, 47.

Schwab (G.) : voir A. v. Platen, 330 à 354.

Sellis, 236, 237.

Sérieux, 202.

Shakespeare, 27, 74, 79, 93, 161, 162, 184, 200, 256, 268, 345, 351.

Shelley, 200.

Smith : voir E. Walpole.

Smollett, 38, 277.

Socrate, 36, 79, 83, 197, 198, 268.

Sodoma (il), 44.

Somerset (lord Arthur), 243.

Sophocle, 197, 300, 345, 354.

Spe (F.), 30.

Spencer (Herbert), 304.

Spinosa, 86.

Stein (Charlotte von), 310.

Stendhal, 58, 70, 167.

Stephanowsky, 109.

Stern, 38.

Stevenson (R.-L.), 303.

Strindberg, 59, 99.

Stuart (Marie), 224.

Sudermann, 157, 257.

Suhm, 173.

Swinburne, 246, 278.

Swift, 219, 312.

Tarde, 105, 143.

Tardieu, 34.

Tarnowski, 23, 189.

Taylor (Alfred) : voir affaire Wilde.

Thérèse (sainte), 30.

Thomas d'Aquin (saint), 2.

Thoreau, 219, 302.

Tibère, 135.

Tibulle, 300.

Tolstoi, 38.

Tree (Beerbohm), 250, 251.

Ulrichs (Karl-Heinrich), 26, 27, 33, 34, 42, 183, 202.

Vanbrugh (sir John), 277.

Veldeke, 35.

Velluti, 321.

Vendôme (fils de Henri IV), 144.

Vendôme (les deux, arrière-petits-fils de Henri IV), 145.

Verlaine, 138, 139, 140, 174, 257.

Vigny (Alfred de), 105, 149.

Virgile, 196, 224, 300.

Vitalis (Ordericus), 34, 220.

- Vitry (J. de), 34.
Voland (M^{re}), 37, 179, 180.
Voltaire, 312.
- Wagner, 186.
Walpole (E.), 191, 228 à 333.
Walpole (Horace), 228, 231.
Warnke, 36.
Weismann, 145, 202.
Westphal, 202.
W. H., 161, 162, 167, 184, 268.
Whistler, 244.
White : voir E. Walpole.
White (Henry), 236, 237.
Whitman (Walt), 91, 120, 301, 302, 303, 304, 305.
- Wilde (affaire), 25, 120, 123, 241 à 281.
Wilde (Oscar), 37, 119, 188, 191, 224, 241 à 281, 339.
Willbrand, 157.
Winckelmann, 42, 91, 184, 196, 240.
Wochler, 167.
Wohlgemuth : voir Grillparzer, 316.
Wolfenbittel (prince de), 242.
Wood (Alfred) : voir affaire Wilde.
Worsdale : voir E. Walpole.
- Xylander : voir A. v. Platen, 330 à 354.
- Zestrow, 135.
Zola, 38, 44, 99, 103.
-